

Liège, Collège clinique, Samedi 12 décembre 2009

« Le rendez-vous est toujours manqué »

Anne Le Bihan

Introduction

Je vous propose cet après-midi un parcours qui nous conduira jusqu'au commentaire du titre que j'ai proposé pour cette intervention « Le rendez-vous est toujours manqué ». Avant d'y arriver, donc, nous ferons un trajet où je vous proposerai ma lecture des quatre leçons qui forment la partie du Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* intitulée « L'inconscient et la répétition. », ainsi que les deux premières leçons – leçons du 15 avril et du 22 avril 1964 - de la partie qui s'intitule « Le transfert et la pulsion. »

Je ne vais pas faire un résumé de ces leçons, ce serait fastidieux, et sans grand intérêt. Par contre, ce que je souhaite extraire de ces leçons, c'est la manière dont Lacan découple certains termes, recompose autrement les couples de termes et de concepts reçus, introduit des distinctions entre les notions, voit ce qu'il met en rapport, ce qu'il disjoint, ce qu'il conjoint. Cette opération fait partie de l'entreprise de ce séminaire : fonder, cliniquement et théoriquement, le concept de répétition, la répétition comme concept. En 1964, au moment de ce séminaire c'est, pour Lacan, un concept « ambigu » et « méconnu » ; de fausses conceptions de la répétition prévalent ; il s'agit de dire ce qu'est « la vraie fonction de la répétition », et, à partir de là, une fois qu'aura été cernée le réel en jeu dans la répétition, de donner une définition rigoureuse du réel, et de le situer dans le champ de la science. Nous mettrons donc un certain temps avant d'arriver à notre rendez-vous manqué.

Tout ce qui se répète n'est pas répétition

Lacan, dans la première partie de ce séminaire forme donc un couple de deux termes, l'inconscient et la répétition. Ce couplage, à lui seul, est une rupture par rapport aux analystes post-freudiens et aux théories qui prévalent à l'IPA au moment où Lacan tient ce séminaire. Lacan commence donc par parler de la répétition au niveau de l'inconscient, alors que ce qui domine dans le discours théorique d'alors, c'est l'abord de la répétition au niveau du transfert, abord qui homogénéise les deux notions : le transfert, dit-on, disent les analystes, est une répétition. Lacan considère qu'il hérite, en effet, avec la répétition, d'une notion, d'un concept ambigu. Cette ambiguïté tient à deux choses :

1) aux circonstances de sa découverte par Freud, d'une part, circonstances qui sont lisibles, explicites dans le texte de Freud de 1914, « Remémoration, répétition,

perlaboration » (« Erinnern, Wiederholen, Durcharbeiten »): « Ses ambiguïtés tiennent au fait que sa découverte s'est faite au cours des tâtonnements nécessités par l'expérience du transfert. » (P. 34),

2) d'autre part, au fait que les analystes, après Freud, ont encore accentué ce lien d'origine, de naissance, cette adhérence, cette identification entre transfert et répétition, (CF P.49, Sém XI « texte sur lequel s'est fondée, dans l'analyse, la plus grande stupidité ») laissant ainsi se perdre un autre texte de Freud sur la répétition, texte tout à fait décisif, où Freud aborde une nouvelle fois, mais autrement, la question de la répétition. C'est le texte de 1920, intitulé « Au-delà du principe de plaisir », et en particulier le chapitre V de ce texte, sur lequel Lacan s'appuie pour logifier le couple de notions « compulsion de répétition » « WIEDERHOLENZWANG »/« pulsion de mort » introduit et articulé par Freud dans ce texte, et construire son propre concept de répétition, « dévoiler ce qu'est la répétition dans sa véritable nature. ».

J'y reviendrai.

Des distinctions nécessaires

En attendant, je voudrais marquer deux temps, et deux distinctions majeures :

Il convient donc, dans un premier temps, de distinguer :

- La « répétition » au sens de *Wiederkehr*, qui apparaît au niveau du transfert (Lacan ne nie pas qu'il y ait une dimension de répétition dans le transfert), mais aussi des conduites agies du sujet dans sa vie, etc...
- Le concept de répétition comme tel, qui n'a rien à faire avec celui de transfert, : « Je dis que le concept de répétition n'a rien à faire avec celui de transfert » (P. 34), et qui n'a rien à voir non plus avec « *Wiederkehr* » (CF P. 48 : « Ce que j'ai à vous dire maintenant est si nouveau que j'ai cru devoir vous formuler dès aujourd'hui comment j'entends la fonction de la répétition. Cette fonction, en tout cas, n'a rien à voir avec ce que j'ai appelé *Wiederkehr*. »

La notion de *Wiederkehr*

Alors, développons un peu la notion de répétition, qui correspond à « *Wiederkehr* » ; traduit littéralement, *Wiederkehr* signifie « faire un nouveau tour » : les signifiants, dans le discours du sujet, se recourent et font retour, sans arbitraire, et de telle façon que ça échappe au hasard. Lacan situe là la certitude freudienne au départ de son expérience, et c'est du *Wiederkehr* dont s'assure la constitution même du champ de l'inconscient. Il s'agit, dans ses manifestations cliniques, sensibles, de la répétition de signifiants dans le discours du sujet, mais aussi, dans sa vie, de symptômes qui font retour, d'impasses qui se répètent, d'histoires qui reviennent, de conduites agies, toujours les mêmes, des mêmes affects – rage, colère, insatisfaction, haine – attachés aux mêmes situations, et des mêmes situations infantiles revécues dans le transfert.

Une certaine fortune du terme de répétition dans le discours mondain fait que certains sujets le manient, voire demandent une analyse pour « ne pas répéter ». C'est ce qui s'est passé, par exemple, lors du premier entretien avec une de mes analysantes. « Ma question c'est comment avoir le comportement le plus libre possible, ne pas répéter mon histoire. Mes parents se sont séparés quand j'avais un an et demi, je viens d'être quittée, mon fils a un an et demi. Et c'est la même histoire pour E. »

La répétition, ainsi entendue, la dimension de la répétition dans la vie est un fait d'expérience que bien des sujets saisissent indépendamment de l'expérience de l'analyse, et avant d'y entrer. Elle n'est pas suffisante à conduire un sujet à demander une analyse. Il y faut autre chose : que le sujet en pâtisse, en souffre, fasse une hypothèse sur le savoir en gésine dans ces phénomènes, etc...

Il convient aussi de marquer le point où se distinguent Wiederholen et remémoration (Erinnerung).

Après la répétition *Wiederkehr*, Lacan en vient à la répétition comme *Wiederholen*, autre nom de la répétition freudienne. Freud met en rapport répétition/*Wiederholen* et remémoration, la répétition et la fonction du « se souvenir » dans la cure analytique. Le processus de la remémoration, à ses débuts, au début de l'expérience de Freud, non seulement met en rapport, mais conjoint pensée et réel, jusqu'au pas suivant de Freud, jusqu'à la découverte, par Freud, qu'il y a une limite à la remémoration, et donc une disjonction entre pensée et réel.

Qu'est-ce qui intéresse Lacan dans cette mise en rapport des deux termes ? Selon Lacan, Freud a été conduit à constater, en dépit du fait qu'il a eu affaire à des sujets hystériques, particulièrement dociles à l'égard de la demande de l'analyste de se souvenir, et eu égard à sa position dans le transfert – se mettre à la place du père (P. 49) – qu'il y a une limite à la remémoration. A mon sens, ce qui intéresse Lacan, c'est de faire apercevoir la pure fonction de la limite, « limite qui s'appelle le réel » : « Le sujet chez soi, la remémorialisation de la biographie, tout ça ne marche que jusqu'à une certaine limite qui s'appelle le réel. » P. 49). Lacan généralise, logifie la fonction de la limite. La fonction de la remémoration fait surgir, sur son bord, à sa limite, un « focus », - le terme est de Lacan - un « centre brûlant », et aussi bien un hiatus, une béance, une coupure, entre la pensée et le réel, entre le sujet et le réel. « Une pensée adéquate en tant que pensée (...) évite toujours la même chose. Le réel est ici ce qui revient toujours à la même place, à cette place où le sujet en tant qu'il cogite ne le rencontre pas. » P. 49.

Lacan suit les pas de Freud, et dans cette marche patiente et attentive que je tente de suivre et de retracer à mon tour devant vous, il en arrive à mettre en place ces termes – réel, rencontre, manqué – qui composent le titre de mon exposé d'aujourd'hui.

Maintenant, qu'est-ce qui sépare Freud et Lacan ? Ont-ils la même conception du réel en jeu dans la répétition, et au-delà, dans la psychanalyse ? Qu'est-ce qui tient lieu de « réel » - il ne l'appelle pas comme ça - chez Freud ? Comment Lacan définit-il le réel ? De quelle façon le sujet ne le rencontre pas ?

Voici une citation de Lacan sur laquelle je vais prendre appui pour tenter de répondre, partiellement, autant que je le pourrai, à ces questions (qui, pour une part, dépassent le champ de mon exposé.)

« Nous verrons comment c'est de la répétition, comme répétition de la déception, que Freud coordonne l'expérience en tant que décevante, avec un réel qui sera désormais, dans le champ de la science, situé comme ce que le sujet est condamné à manquer, mais que ce manquement même révèle. » P. 39, Sém XI)

Que dit-elle ?

1) Lacan se réfère à Freud, part de la découverte freudienne de la « répétition comme déception », tire parti des trouvailles de Freud dans « L'au-delà du Principe de plaisir. », que je commenterai tout à l'heure

2) Je vous propose de faire un sort à deux petits mots de cette citation, qui à première vue pourraient être négligés, mais qu'il me semble intéressant de relever, car ils marquent, discrètement mais à mes yeux sûrement, le point où Lacan se distingue et se sépare de Freud. Ces deux petits mots, ce sont « désormais » et « dans le champ de la science ». Outre ces deux petits mots, il y a bien sûr la définition du réel qui suit : « ce que le sujet est condamné à manquer mais que ce manquement même révèle. »

« Désormais », je l'entends ainsi : depuis ce jour, depuis le séminaire XI, depuis Lacan, Lacan qui installe sa définition du réel dans le champ de la science, qui est en mesure de donner une définition « scientifique », rigoureuse, nettoyée de ses fausses adhérences, de la répétition, là où Freud, avec la notion de « pulsion de mort », avec la production du couple compulsion de répétition / pulsion de mort dans le chapitre V de « L'au-delà du principe de plaisir » en est resté à une « poétique ». Ce terme, appliqué à la conceptualisation freudienne, n'est pas de mon cru. Il est de Lacan :

« Dès lors, la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agissait là d'une notion biologique. Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. (...) Il faut en effet aborder cette notion par ses résonnances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne. » (in Fonction et champ de la parole et du langage, p. 317)

Malgré cette réserve de Lacan à l'endroit de Freud, à l'endroit, plutôt, de l'insuffisance de la conceptualisation freudienne de la répétition, Lacan a aussi marqué les avancées de Freud à partir de 1920, ce qu'il appelle, dans le séminaire XVII, la seconde « découverte de Freud ». Donc, pour poursuivre à partir de cette citation, pour trouver des éléments de réponse aux questions que je viens de poser, après mes petites remarques sur « désormais » et « dans le champ de la science » je vous propose de nous remettre en mémoire ce texte de 1920. J'ajoute que j'ai beaucoup travaillé ce texte de Freud au début des années 2000, et que je me suis posée, mais bien après, la question suivante : Que devient, avec Lacan, le couple freudien compulsion de répétition/pulsion de mort ? Avant toute démonstration, je répondrai – je me réponds à moi-même : non seulement il ne la récuse pas, mais il

maintient le joint clinique et conceptuel que Freud construit entre ces deux notions (au prix, pour Freud, d'une nouvelle conceptualisation de la pulsion.)

Le pas suivant de Freud : la répétition dans « Au-delà du principe de plaisir » : « point de rebroussement de la découverte freudienne » (P. 88, Séminaire XVII, « L'envers de la psychanalyse ».)

L'au-delà du principe de plaisir et la pulsion de mort

Dès les premières lignes de l'« Au-delà du principe de plaisir », Freud rappelle quels sont les acquis de la théorie psychanalytique quant au principe de plaisir et précise que cette notion, qui a le caractère d'une hypothèse de recherche, est néanmoins fournie par les faits de la clinique psychanalytique : « Les données qui nous fondent à poser le principe de plaisir sont si évidentes qu'il n'est guère possible de ne pas les voir. » (P.44). Le concept de PP, tel qu'il est défini par Freud, va non seulement à rebours de toute la tradition philosophique – en particulier la tradition issue d'Aristote – mais il est aussi tout à fait discordant par rapport à la saisie intuitive, courante, de la notion de plaisir. Le PP chez Freud est en effet défini comme principe d'homéostasie « gardien de la vie », comme principe d'inertie, comme la recherche de la cessation du plaisir. La tension, l'excitation est déplaisir, et la tendance de l'appareil psychique est de réduire la quantité d'excitation.

Freud spécifie toutefois que si tel est bien la tendance de l'appareil psychique, il est « en toute rigueur inexact de parler d'une domination du PP sur le cours des processus psychiques. Si une telle domination existait, l'immense majorité de nos processus psychiques devrait être accompagnée de plaisir, ou conduire au plaisir ; or l'expérience la plus générale est en contradiction flagrante avec cette conclusion ». Un certain nombre de faits font objection à la domination du PP.

Quelle est l'aporie que Freud découvre ici, dont Lacan dira que « l'au-delà du PP, c'est cela, ni plus, ni moins ? »

Trois phénomènes, tirés de l'observation et de l'expérience analytique, relevant de processus inconscients, semblent contrevenir à la règle de la domination du PP dans le psychisme. Cependant, aucun d'eux pris isolément n'est pour Freud de nature à remettre en cause sa thèse. Il s'agit de la répétition des rêves dans les névroses traumatiques ou « d'accident », du mode de travail de l'inconscient dans le jeu d'enfant du fort/da – Freud se demande pourquoi, dans ce jeu, l'enfant reproduit de préférence la phase douloureuse du jeu -, et enfin d'un fait majeur, « nouveau et remarquable », le phénomène de la compulsion de répétition, massif dans l'expérience de la cure et le transfert analytique et, plus généralement, dans la vie des hommes, ce qu'il appelle les névroses de destinée. Une première question de Freud est alors celle-ci : « La compulsion de répétition, cette manifestation de force du refoulé, quelle est donc sa relation au principe de plaisir ? » (P. 59) L'hypothèse de la compulsion de répétition, une fois admise par Freud, sera déterminante pour la découverte d'un au-delà du PP : « De telles observations nous encouragent à admettre qu'il existe effectivement dans la vie psychique une compulsion de répétition qui se place au-dessus du PP, **elle nous apparaît comme plus originaire, plus élémentaire, plus pulsionnelle** que le PP qu'elle met à l'écart. » (P. 63/64). Chez

l'analysé, dira encore Freud, « la compulsion à répéter dans le transfert les événements de l'enfance se place de toute façon en dehors et au-dessus du PP. » (P 79)

Dans la suite de son texte, à partir du chapitre IV, Freud mettra en évidence l'élément pulsionnel en jeu dans la compulsion de répétition. C'est en effet à la pulsion qu'il impute la compulsion de répétition, « le pousse à la répétition », pourrions-nous dire, pour conserver le terme allemand de Zwang. Il pose alors une seconde question : « Mais quelle est la nature de la relation entre le pulsionnel et la compulsion de répétition ? » (P. 80). Et il répond : La pulsion pousserait à la « **restauration d'un état antérieur que l'être vivant a dû abandonner sous l'influence de forces extérieures...** » (P. 80), et répondant ainsi, se trouve devant « une conception de la pulsion qui paraît étrange », une conception nouvelle de la pulsion donc pour Freud lui-même. Freud poursuit jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse selon laquelle « **la pulsion veut rétablir quelque chose d'antérieur** », son but est un état ancien, et c'est ainsi qu'il est mis sur la voie de « l'hypothèse déconcertante, presque'impensable, des pulsions de mort. » (P.93).

Les pulsions de mort cherchent à conduire la vie à la mort, « la vie ne songeant qu'à retrouver le non-vivant qui était là avant le vivant ». (Fr. P. 82)

Le rendez-vous - avec le réel - est toujours manqué

Nous y arrivons, nous y sommes. Vous vous dites peut-être intérieurement :

« Enfin », « Ce n'est pas trop tôt ».

Je vous rappelle les questions qui font ma boussole pour avancer dans ce moment de mon travail : Freud et Lacan ont-ils la même conception du réel en jeu dans la répétition, et au-delà, dans la psychanalyse ? Quel est le nom freudien du réel ? Comment Lacan définit-il le réel ? De quelle façon le sujet ne le rencontre pas ? C'est d'une façon tout à fait particulière, qu'il n'est pas si aisé de saisir, à la fois théoriquement et cliniquement, nous le verrons plus loin.

Rencontre et rendez-vous

Vous dire, d'abord, que la formule « Le rendez-vous est toujours manqué » n'est pas la formule consacrée pour définir la répétition, et par là, le réel. La formule consacrée, celle qui est le plus souvent citée, reprise et commentée, qui devient parfois ritournelle, syntagme figé, est celle qui contient le terme de « rencontre », et non celui de « rendez-vous » : la répétition, c'est la rencontre manquée avec le réel.

Ces deux termes – rencontre, rendez-vous - ont des connotations différentes en français ; on peut tout à fait les opposer, en accentuant l'aspect fortuit, imprévu, non intentionnel de la rencontre, sans heure ni lieu, et à l'inverse, en accentuant l'aspect programmé du rendez-vous – l'heure, le lieu, la date voir le motif, sont fixés, déterminés et connus d'avance. Seulement, une lecture attentive du début du séminaire XI montre que Lacan ne les oppose pas – c'est tout au moins la lecture que j'en fais. Non seulement il ne les oppose pas, mais il appelle les deux termes dans les mêmes passages, il passe de l'un à l'autre, il appelle l'un, puis l'autre. Ce qui ne signifie pas, à mon sens, qu'il les considère comme synonymes, ou équivalents, qu'il

emploie indifféremment l'un ou l'autre. Je pense plutôt qu'il prend tout, c'est-à-dire qu'il se sert des connotations différentes des deux termes.

Pour preuve de ce que j'avance ici, deux citations de Lacan :

Voici la première :

« Aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel.

Où, ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. »

(Début de la leçon V, « Tuché et Automaton », Sém XI, P. 53),

Et la seconde, d'où j'ai extrait le titre de mon exposé :

« J'ai mis en relief, dans le concept méconnu de la répétition ce ressort qui est celui de la rencontre toujours évitée, de la chance manquée. La fonction de ratage est au centre de la répétition analytique. Le rendez-vous est toujours manqué - c'est ce qui fait au regard de la Tuchè la vanité de la répétition, son occultation constitutive. »

(Leçon X, « Présence de l'analyste », Sém XI, P. 117)

Donc, ce que je propose, c'est qu'il s'agit, avec le réel, **et** d'une « rencontre » **et** d'un « rendez-vous ». (Manqué, bien sûr, mais nous nous intéresserons à ce « manqué » plus loin).

Ce terme de rencontre, d'abord. Le seul terme de rencontre ne suffit pas : Lacan précise que c'est une « rencontre essentielle », c'est-à-dire une rencontre nécessaire, non accidentelle. En effet, Lacan remarque qu'historiquement, dans l'histoire de la psychanalyse, à l'origine de l'expérience analytique, la fonction du réel comme rencontre s'est d'abord présentée sous la forme du traumatisme, lui imposant ainsi une « origine en apparence accidentelle ». (P. 55) Lacan, sans aucun doute, fait ici référence à Freud. Freud est, seul, à l'origine de l'expérience analytique. Mais il est trop caricatural d'opposer Freud et Lacan, Freud comme le tenant d'un traumatisme effectif, dans la réalité, accidentel, contingent, Lacan comme le promoteur d'un traumatisme de structure, nécessaire. Le texte de 1920, - second temps de la découverte freudienne, selon Lacan et selon l'aveu de Freud lui-même – objecte à cette opposition trop simple. Il me semble plutôt qu'avec l'hypothèse freudienne dont j'ai parlé plus haut, selon laquelle « la pulsion veut rétablir un état antérieur », avec l'hypothèse de la pulsion de mort, Freud lui-même rompt avec sa première conception du traumatisme. Dès lors, ce qui nécessite la répétition, c'est la pulsion de mort, qui vise « le non-vivant qui était là avant la vie. » Ce qui va contre la vie, Lacan l'appelle d'un autre nom, la jouissance, qui n'efface pas le nom freudien de la pulsion

de mort, mais se surimprime, si je peux le dire ainsi, sur le nom freudien. On pourrait dire de la première conception freudienne du traumatisme, et donc du réel, ce que Lacan dit de l'émergence du concept de transfert - et de l'identification, au départ, des concepts de transfert et de répétition dans la doctrine freudienne : un glissement nous guette à chaque fois, mais que nous ne pouvons imputer à Freud. Plutôt à ses épigones, à toute sa suite. Le glissement consiste ici à soutenir que du début à la fin de son élaboration, Freud n'a conçu le traumatisme que sous la forme d'un événement effectif, survenu dans la réalité.

Le terme de rendez-vous, maintenant. C'est un substantif, à partir d'une forme impérative. Cela s'entend, et aussi se lit. C'est un lieu auquel un sujet est appelé à se rendre, « toujours appelé », dit Lacan, indépendamment de son vouloir conscient. Que dit Freud ? Imputer la compulsion de répétition à la pulsion, comme il le fait dans l'Au-delà du PP, n'est-ce pas aussi introduire l'idée que le sujet est poussé, appelé, à un rendez-vous qu'il n'a ni voulu ni programmé, rendez-vous où il est sommé de se rendre, en dépit de ce qui l'y attend et de ce qui est inscrit au programme de la répétition : un ratage, un défaut, un échec, un manqué. En choisissant ce terme de « rendez-vous », Lacan fait entendre le texte de Freud de 1920.

Comment le réel se révèle ?

Lacan propose cinq exemples, cliniques, de la fonction du réel comme rencontre et rendez-vous manqués, dans la leçon V du séminaire XI. Je ne les développerai pas tous, je vais d'abord les énumérer, dans l'ordre de leur apparition, puis je reviendrai sur deux d'entre eux.

- 1) Le réveil de Lacan
- 2) L'analyse du rêve de Freud dans la Science des rêves : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? »
- 3) L'enfant qui exige que le conte raconté soit toujours le même
- 4) La répétition dans le jeu du petit-fils de Freud (Fort/Da)
- 5) L'enfant de Lacan, traumatisé par son départ

Trois d'entre eux sont empruntés à Freud, mais repensés, réinterprétés par Lacan : Le rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », le jeu du Fort/Da, et l'enfant qui veut qu'on lui raconte encore et toujours la même histoire (Chapitre V de l'Au-delà du PP.)

Avant d'entrer dans le commentaire des deux exemples que j'ai retenus, qui montrent ce qui est premier dans la fonction de la répétition, je voudrai dire ma dette à Marc Strauss, membre parisien des Forums, que certains d'entre vous connaissent, et que j'ai entendu commenter à plusieurs reprises ces deux exemples.

De plus, je pense qu'il est intéressant de lire ces exemples en gardant en mémoire cette petite phrase de Freud extraite de L'au-delà du principe de plaisir que j'ai citée tout à l'heure. Je vous la rappelle : « La pulsion pousserait à la restauration d'un état antérieur que l'être vivant a dû abandonner sous l'influence de forces extérieures. »

Premier exemple

Séminaire XI, P.60 : « Tout ce qui, dans la répétition.....au regard du principe de plaisir »

L'enfant exige que le conte soit toujours le même, c'est-à-dire que l'histoire racontée le soit, à chaque fois, au mot près. Il exige une « constance distincte », c'est-à-dire fixe, des détails de l'histoire.

Que signifie cette exigence première, primordiale ? Qu'est-ce que la signifiante, et quelle est sa visée ?

La signifiante, la « primauté de la signifiante comme telle », ce n'est pas le signifiant, dont vous connaissez la définition, le signifiant c'est le meurtre de la chose, la négativation de la chose vivante ; ce n'est pas non plus la signification, ni le sens. C'est le nom d'un impossible à rejoindre et à atteindre pour le sujet, mais ce que son exigence d'une répétition à l'identique signifie. C'est ce qui conjonndrait le sujet et son être - son être de jouissance -, le sujet et le réel, le signifiant et le référent, le signifiant et le vivant. La visée de la signifiante, c'est cette conjonction impossible et toujours manquée. Les variations font oublier au sujet cette visée première, élémentaire, en donnant au sujet un lot de consolation. Vs le savez, un lot de consolation, c'est toujours assez piteux. Ce que j'appelle consolations, Lacan l'appelle « les décharges bienheureuses du principe de plaisir ». Stig Dagerman, écrivain suédois, est l'auteur d'un opuscule intitulé « Notre besoin de consolation est impossible à rassasier ». Il parle de cela, et de rien d'autre.

Au-delà de toutes les significations, dans un rêve, dans la répétition à l'identique d'un conte, ce qui se répète, c'est la rencontre manquée, l'impossible saisie. Ce qui se répète est précisément ce qui ne rejoint pas la signifiante comme telle. Il y a une insistance du traumatisme, générique, structural du parlêtre, à se rappeler au sujet. Il y a bien là un rendez-vous, une convocation. Bien sûr, ce rendez-vous là n'a rien à voir avec nos rendez-vous mondains. En préparant cet exposé, je me suis souvenue d'une pratique mienne, enfant, avec les rendez-vous, et le hasard de mes lectures m'a conduite à tomber sur le récit d'un écrivain, Frédéric Berthet, qui faisait tout à fait la même chose que moi enfant. Voici ce qu'il écrit, dans Journal de Trêve :

« A l'âge de cinq ans, j'inventais déjà préventivement une manière d'échapper aux rendez-vous : elle consistait à en donner plusieurs, à excuser l'un par l'autre, « Pardonnez-moi mais ma leçon de piano ne me permettra pas de venir jouer à 5 heures, j'ai trois goûters demain... ».

Et bien, le rendez-vous dont je parle aujourd'hui est un rendez-vous toujours manqué, mais aucun stratagème de cette sorte ne permet d'échapper à l'appel du rendez-vous.

En exigeant la répétition à l'identique, que veut l'enfant, sinon saisir la signifiante comme telle, soit ce qui est perdu, mais n'a jamais existé autrement que comme de toujours déjà perdu, et qui ne se révèle que par son manquement même. Le rendez-vous manqué avec le réel se fait donc sur un mode très particulier. C'est le manquement, le ratage qui révèle ce que le sujet est condamné à manquer, et aussi, j'insiste, appelé à chercher. Le nom freudien – c'est mon hypothèse – de ce réel que le sujet ne peut que manquer, c'est cet « état antérieur » dont le sujet appelle le rétablissement. Freud suppose que l'être vivant a dû l'abandonner « sous l'influence

de forces extérieures ». Cette expression est assez énigmatique, et Freud ne nous dit rien de ce que pourraient être ces « forces extérieures. » Avec Lacan, il me semble que nous pouvons dire que ce que l'être vivant a perdu, il l'a perdu en faisant son entrée dans le langage.

Deuxième exemple : L'enfant de Lacan, traumatisé par son départ

Séminaire XI, P. 61 : »J'ai vu, moi aussi, vu de mes yeux,signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma. »

Ce court récit relate une première expérience d'échec, un premier trauma, d'un enfant très jeune, qui appelle de la voix, qui tente, de la voix, de retenir Lacan sur le départ. L'échec de cet appel, l'impuissance de l'enfant à retenir Lacan le conduiront à ne plus renouveler, pour des mois entiers, son appel.

« ..accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma », ce sont ces mots qui nous intéressent dans cette petite histoire. Le « signifiant vivant » est une expression qui doit nous faire sursauter, ou tout moins nous surprendre ; c'est ce qu'on appelle un oxymore, comme « l'obscur clarté. » Nous avons rappelé tout à l'heure la définition canonique du signifiant comme meurtre de la chose. L'accès au signifiant vivant fait très exactement écho à la formule « atteindre à désigner la primauté de la signifiante comme telle » et la structure temporelle est identique dans les deux illustrations de la rencontre manquée avec le réel. Le signifiant vivant ne se révèle au sujet qu'au moment où il le perd, c'est son manquement même qui le révèle et fait trauma.

Anne Le Bihan